



HAL
open science

L'archéologie, les représentations collectives et la construction identitaire - face aux contraintes matérielles

Marc-Antoine Kaeser

► **To cite this version:**

Marc-Antoine Kaeser. L'archéologie, les représentations collectives et la construction identitaire - face aux contraintes matérielles. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2004, 4, pp.82-87. hal-02117654

HAL Id: hal-02117654

<https://hal.science/hal-02117654>

Submitted on 2 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'archéologie, les représentations collectives et la construction identitaire – face aux contraintes matérielles

Marc-Antoine Kaeser (Musée National suisse, Zurich)

Pour ce qui touche à la définition des identités collectives, l'archéologie ne jouit assurément pas d'une image très favorable au sein des sciences humaines. Parmi les historiens et les ethnologues, notamment, il est en effet une opinion assez répandue, selon laquelle notre discipline offrirait en la matière une liberté d'interprétation presque absolue. Loin d'autoriser une objectivation des réalités identitaires passées, l'archéologie ne constituerait qu'un instrument au service des constructions identitaires modernes. Exploitant le passé au service du présent, elle permettrait en quelque sorte de s'inventer des ancêtres « sur mesure ».

De toute évidence, cette opinion condescendante trahit une incompréhension certaine quant à la spécificité des sources archéologiques, des sources matérielles. Certes, nos sources ne parlent pas d'elles-mêmes, surtout pour les problématiques touchant à la définition des groupes humains auxquels elles se rapportent. Mais si elles réclament interprétation — si, déjà, la reconnaissance des « faits » retenus dépend des schémas explicatifs en vigueur — ces données matérielles n'autorisent pas *n'importe quelle interprétation*. Bref, si l'archéologie ne peut, pas plus que les autres sciences humaines, prétendre détenir les clés de la Vérité, elle n'est pas non plus condamnée à la vanité heuristique et à l'errance intellectuelle.

L'archéologie et ses compromissions avec le discours identitaire : un héritage pesant

Ceux qui se défont de l'archéologie ne sont pas dépourvus d'arguments. En l'espèce, l'histoire de notre discipline paraît même offrir matière à un réquisitoire éloquent. Personne ne niera en effet que dès ses origines, l'archéologie s'est régulièrement compromise dans l'affirmation des identités nationales. Mais si le passé archéologique a sans cesse été invoqué par les idéologues des nationalismes, si les archéologues eux-mêmes ont souvent prêté main-forte à ces entreprises identitaires, et si certains continuent de le faire aujourd'hui, cela n'implique toutefois pas que notre discipline soit soumise par nature à toutes les sollicitations identitaires. Car même dans les cas les plus flagrants de « récupération » identitaire, l'archéologie doit encore se soumettre à la contrainte des faits matériels qu'elle exhume.

Afin d'illustrer cette dépendance, nous choisirons l'un des plus beaux exemples d'exploitation identitaire de l'archéologie : le cas du « mythe lacustre »¹. L'interprétation originelle des stations palafittiques (les fameuses « cités lacustres ») a en effet joué un rôle capital dans l'affirmation de l'identité nationale suisse. Mais lorsqu'on s'y intéresse en historien des sciences, on doit admettre qu'elle n'était pas le simple produit des fantasmes de nos prédécesseurs. En toute bonne foi et dans tous les détails de leur interprétation, ceux-ci pouvaient s'appuyer sur les « faits » archéologiques révélés par leurs fouilles et leurs prospections.

Pour notre démonstration, le choix de cet exemple historique autorisera à revenir sur l'emploi qui est fait de l'histoire de la recherche à l'intérieur de la discipline archéologique. Car, comme on le verra, l'image négative de l'archéologie au sein des sciences humaines résulte au moins partiellement de l'instrumentalisation de l'historiographie par les archéologues. En invoquant sans précautions l'histoire de la recherche dans le cadre des débats archéologiques contemporains, ce sont en effet les archéologues qui sont eux-mêmes responsables d'un malentendu défavorable, quant à la nature et aux limites de leur propre discipline.

¹ Sur le mythe lacustre, cf. principalement Ripoll 1994, Kaeser 2000a, KAESER *sous presse* 1. Sur l'histoire des recherches palafittiques, cf. Collectif 1979, Speck 1981, Winiger 1984, Coye 1997: 193 sqq.

Les « cités lacustres » et l'habitat palafittique

Pour l'archéologue moderne, la caractérisation des « cités lacustres » est assez malaisée. Ce terme hérité d'un état dépassé de la recherche désigne des habitats qui se sont étendus sur une zone géographique très étendue (le pourtour alpin, de l'est de la France jusqu'en Slovénie), durant plusieurs millénaires, du Néolithique moyen au Bronze final². Or on reconnaît aujourd'hui des formes très diverses à ces habitats, qui semblent en vérité partager avant tout leurs conditions de conservation, dans un milieu caractérisé par une humidité constante. Situés sur les rives temporairement ou exceptionnellement inondables de lacs et d'étangs de régime divers, ou en milieu palustre, ces villages ont en effet dû se conformer à des contraintes environnementales très variées.

Pour nos prédécesseurs, le phénomène des « cités lacustres » constituait cependant une réalité homogène. Selon l'état de leur documentation, cet habitat était en effet essentiellement concentré en Suisse, et s'était étendu sans interruption du début du Néolithique jusqu'à la veille de la conquête romaine³.

La découverte officielle des premiers sites « lacustre » est portée au crédit de Ferdinand Keller, qui était alors le principal animateur des cercles antiquaires en Suisse. En 1854, Keller publie en effet un long mémoire, dans lequel il expose son interprétation des stations palafittiques — une interprétation qui connaîtra une longévité exceptionnelle, puisqu'elle demeurera pratiquement incontestée durant trois-quarts de siècle. Selon Keller, les sites palafittiques se rapportaient à des habitats surplombant les eaux des lacs, érigés sur de vastes plate-formes communes soutenant l'ensemble des maisons de chaque village. Et de l'extrême singularité de ce mode d'habitat, Keller concluait à la communauté ethnique des constructeurs de palafittes ; il affirmait donc l'existence d'un « peuple lacustre ».

En rapportant les sites palafittiques à un seul peuple, en considérant cet habitat comme un « marqueur ethnique », Keller ouvrait une voie royale à l'emploi de ce passé archéologique dans l'affirmation de l'identité nationale suisse. Or la Suisse du milieu du XIX^e siècle avait un besoin réellement impérieux de telles références identitaires.

La Suisse de 1848 et ses problèmes identitaires

Lors de la découverte des « stations lacustres », en 1854, l'État fédéral suisse est encore tout jeune. Fondé en 1848 à la suite d'une guerre civile (la guerre du *Sonderbund*), cet État sanctionne la victoire des cantons libéraux sur une coalition de cantons catholiques conservateurs. On vit donc dans un pays nouveau, un pays encore profondément divisé, où les blessures de la guerre civile tardent à se cicatriser.

Afin d'assurer la viabilité du nouvel État, la Suisse avait un besoin crucial de références propres à cimenter la nouvelle unité nationale⁴. Or, compte tenu de la diversité linguistique, culturelle et surtout religieuse de la Suisse, ces références identitaires ne pouvaient être puisées que dans l'histoire. Il fallait trouver un passé commun, dans lequel tous les Suisses modernes puissent se reconnaître. La chose n'était pourtant pas aisée. Tous les épisodes importants du passé suisse étaient en effet trop teintés idéologiquement pour sceller une réconciliation nationale⁵. Compte tenu des configurations politiques en vigueur, l'histoire n'offrait donc pas de références identitaires opérationnelles.

Dans cette quête d'un passé commun, il était pourtant possible, depuis peu, de remonter au-delà de l'histoire. C'est en effet au milieu du XIX^e siècle que s'affirme la reconnaissance d'un passé humain antérieur à l'histoire écrite : la *préhistoire*. Or, en Suisse, ce passé préhistorique s'exprimait notamment par les villages lacustres. La découverte de Keller arrivait donc à point nommé : les Lacustres pouvaient avantageusement combler les lacunes identitaires de la Suisse. De fait, il feront aussitôt l'objet d'un puissant investissement identitaire : la Suisse avait enfin trouvé ces ancêtres qui lui manquaient.

² Les innombrables datations dendrochronologiques effectuées depuis plusieurs décennies montrent pourtant qu'au sein de cette longue durée, le phénomène palafittique ne peut se voir reconnaître une continuité temporelle. Chronologiquement, l'habitat palafittique est en effet marqué par d'importants hiatus, qui ne peuvent résulter uniquement des lacunes de la documentation — de la conservation circonstancielle des sites.

³ Certains sites de l'âge du Fer (notamment le site éponyme de La Tène) étaient en effet considérés comme des villages lacustres.

⁴ A ce propos, cf. notamment Marchal & Mattioli (eds.) 1992, Aaltermatt *et al.* (eds.) 1998.

⁵ La situation était d'ailleurs d'autant plus cuisante que le développement de la nouvelle critique historique dénonçait alors précisément le caractère légendaire des anciens récits fondateurs (Guillaume Tell, le serment des Trois Suisses, etc.) : cf. Capitani 1987.

Le discours identitaire et l'archéologie : une plasticité trompeuse

De prime abord, les circonstances de la « récupération » identitaire des Lacustres paraissent confirmer les reproches communément adressés à l'archéologie. Car si l'histoire résiste ici à la récupération, l'archéologie pourvoit presque aussitôt aux besoins identitaires. Pour l'historien, cet état de fait pourrait témoigner de la plasticité du discours archéologique. L'archéologie — préhistorique, surtout — permettrait de dire n'importe quoi sur le passé : contrairement à l'histoire, elle permettrait de se créer des ancêtres « sur mesure ». Et cette faculté discutable résulterait du fait qu'en réalité, ses sources, les données matérielles, seraient silencieuses quant aux problématiques identitaires. Bref, dans le discours des archéologues sur l'identité, ce ne seraient en définitive que les désirs et les fantasmes contemporains qui s'exprimeraient.

En l'occurrence, l'archéologie préhistorique ne se serait pas bornée à inventer ce peuple lacustre. Afin de les désigner comme des ancêtres dignes des Suisses modernes, les archéologues auraient puisé dans leur imagination pour attribuer à ces Lacustres des propriétés conformes aux exigences idéologiques et identitaires contemporaines. Keller et ses collègues n'ont en effet pas hésité à reconnaître aux Lacustres des caractéristiques et des vertus très prisées dans la nouvelle Confédération suisse, démocratique et libérale de 1848. Selon leur définition, les Lacustres auraient en effet été des gens simples, modestes, économes, travailleurs et pacifiques. Et à l'instar de ses descendants putatifs, ce peuple lacustre aurait même constitué une société solidaire et égalitaire, disposée à consentir des efforts considérables pour assurer son indépendance par la neutralité.

En l'espèce, les apparences sont trompeuses. Car en réalité, ces caractéristiques opportunément reconnues aux Lacustres procédaient d'observations effectives et fondées de la réalité archéologique — ou du moins, des réalités archéologiques que la science préhistorique contemporaine pouvait appréhender. Dans tous ses détails, l'ancienne image des Lacustres se conformait aux faits reconnaissables alors.

Le profil des ancêtres et les faits archéologiques

1. La solidarité, la neutralité et le désir d'indépendance des Lacustres

Cette interprétation découle de l'interprétation architectonique des stations palafittiques : selon Keller et ses collègues, ces villages avaient été érigés au-dessus des eaux. Ce faisant, ils n'ignoraient pas l'éventualité de variations historiques du niveau des lacs. Mais conformément à l'état des connaissances géologiques de l'époque, de telles variations ne pouvaient avoir eu un caractère général : le niveau de tous les lacs n'aurait pas pu baisser simultanément. La caractéristique décisive des habitats « lacustres » résidait cependant dans la reconstitution des plate-formes communes. En l'absence de datations dendrochronologiques, nos prédécesseurs ne pouvaient en effet prendre conscience de la non-contemporanéité absolue des pieux fichés dans le sous-sol lacustre. Pour eux, les pieux innombrables des « champs de pilotis » étaient trop étroitement imbriqués pour constituer les poteaux porteurs des édifices respectifs. Leur densité les désignait donc comme l'assise d'une structure unitaire extrêmement massive, qui ne pouvait être que cette vaste plate-forme.

Or, phénoménologiquement, l'architecture adoptée trahissait le caractère des anciens Lacustres. Si, au prix d'un travail considérable (compte tenu des moyens techniques à leur disposition), ceux-ci avaient construit une plate-forme commune à l'ensemble des maisons du village, c'était parce que leur société était solidaire. Et s'ils s'étaient retranchés sur ces îlots artificiels, c'était pour assurer leur indépendance sans se compromettre dans les conflits de leur temps. Les découvertes archéologiques paraissaient donc confirmer le caractère ancestral de la tendance des Suisses à s'isoler et à ne pas se mêler des affaires extérieures.

2. La simplicité et le pacifisme des Lacustres

Jusque dans le cours du XX^e siècle, l'archéologie se concentrait sur la fouille de tombes et de sites cultuels et militaires (ou considérés comme tels). Les vitrines des musées se garnissaient donc d'armes, d'instruments de culte et de riches offrandes funéraires. Face à ces témoins d'un passé glorieux, l'archéologie palafittique constituait une exception. Touchant de manière alors très inédite aux habitats, elle s'attachait à des réalités bien plus prosaïques. Par contraste avec leurs homologues des pays voisins, les ancêtres Lacustres de la Suisse, qu'on appréhendait par les vestiges triviaux de la vie quotidienne, apparaissaient dès lors comme des gens simples et modestes, peu soucieux d'apparat et de prestige. Sur les stations palafittiques, par ailleurs, la rareté des armes contrastait avec leur fréquence habituelle ailleurs. En conséquence, et par la nature même du mobilier mis au jour, la société lacustre apparaissait comme paisible et pacifique⁶.

⁶ Cf. Kaeser 1997.

3. Le caractère travailleur des Lacustres

Dans le même registre, le mobilier palafittique se caractérisait par l'abondance des outils et des ustensiles destinés à fabriquer d'autres outils. À la lumière des trouvailles archéologiques, les Lacustres apparaissent donc fondamentalement comme un peuple d'artisans et de travailleurs. Leurs vertus laborieuses trouvaient d'ailleurs confirmation dans ces plate-formes, qui devaient avoir exigé une énergie considérable: afin d'assurer leur indépendance, les Lacustres n'avaient pas hésité, avec leurs modestes outils, à consentir des efforts inouïs.

4. Le caractère économe des Lacustres

Les conditions spécifiques du milieu palafittique, caractérisé par une humidité constante, y ont autorisé la conservation exceptionnelle des vestiges organiques. Cet état de fait, qui constitue aujourd'hui encore l'un des attraits particuliers de l'archéologie des milieux humides (*Feuchtbodenarchäologie*), était évidemment plus troublant encore pour nos prédécesseurs du XIX^e siècle. Négligeant le rôle des circonstances, ceux-ci n'hésiteront pas à considérer les matériaux particuliers mis au jour comme des traits distinctifs de la « civilisation lacustre ». Reconnaisant, parmi ces vestiges, la présence de restes alimentaires (des céréales, du pain et des fruits séchés ou carbonisés, etc.), ils estimaient avoir affaire à des réserves de nourriture. Bref, les Lacustres paraissent avoir été plus prévoyants que leurs homologues pré- et protohistoriques à l'étranger. Comme leurs descendants suisses, les Lacustres se caractérisaient donc déjà par leur goût de l'épargne; conscients des infortunes du sort, ils savaient déjà s'en préserver. Ces précautions devaient même expliquer la prospérité particulière des sociétés lacustres.

5. Le caractère égalitaire de la société lacustre

Comme on l'a vu, l'archéologie du XIX^e siècle s'attachait avant tout à l'étude de monuments et de sites de prestige, funéraires, cultuels ou militaires. Du point de vue de l'éventail du mobilier, les stations palafittiques offraient dès lors un contraste saisissant avec la documentation archéologique usuelle. Pauvres en mobilier de luxe, les sites lacustres ne présentaient de surcroît aucune concentration particulière de matériaux spécifiques, qui aurait pu trahir une différence de statut entre les membres de la société, l'existence d'un clergé ou d'une caste dirigeante, civile ou militaire. La documentation des gisements invitait par conséquent à poser caractère égalitaire d'une société lacustre probablement organisée de manière démocratique.

Les constructions idéologiques et la signification des données archéologiques

Les faits sont-ils des constructions idéologiques ? Oui, si l'on entend par là que le chercheur ne retient que les seuls faits qui peuvent s'inscrire dans ses représentations de la réalité étudiée. Mais à notre sens, cette formule « post-moderne » n'autorise pas à nier la préexistence d'une réalité, archéologique ou autre. En ce sens, on doit admettre la résistance (relative) des données — quels que soient les préjugés et les interprétations des chercheurs.

L'usage du passé palafittique atteste de cette résistance, jusque dans les cas les plus flagrants d'exploitation idéologique. Certes, le cadre interprétatif général orientait l'interprétation des vestiges vers leur attribution à une civilisation homogène et à un peuple particulier. Mais les caractéristiques attribuées à ce peuple n'étaient pas inventées : elles s'appuyaient sur des indices factuels.

En l'espèce, il paraît évident que les représentations de la société bourgeoise libérale du second XIX^e siècle ont déterminé le cadre interprétatif, puis la reconstitution de Keller⁷. Par la suite, selon la signification qu'on leur conférait, des indices archéologiques parfois ténus (qui ne procédaient souvent que d'apparences induites de l'état de la recherche) ont fondé des convictions exagérées quant aux propriétés des « ancêtres lacustres ». Mais ces convictions ne pouvaient construire ces propriétés essentielles pour l'exploitation identitaire du passé palafittique.

À cet égard, on relèvera que l'archéologie contemporaine avait d'autres ancêtres à proposer aux Suisses. Bien avant l'invention des Lacustres, personne ne pouvait en effet ignorer l'existence des Helvètes. Or, telle que l'archéologie les restituait, ceux-ci ne pouvaient être ajustés aux besoins identitaires en vigueur. Les sites et le matériel archéologique qui leur étaient attribués les désignaient en effet comme un peuple marqué par de profondes égalités, et surtout comme un peuple de guerriers. Dans la Suisse démocratique et pacifique de 1848, qui ne s'était pas encore dotée d'une armée nationale, ces Helvètes ne pouvaient donc convenir. Contrairement aux Lacustres, ces ancêtres-ci n'étaient pas opérationnels. Compte tenu des nécessités idéologiques contemporaines, ce sont ainsi les données archéologiques qui auront empêché la récupération identitaire des Helvètes⁸.

⁷ À cet égard, on relèvera l'influence assurément capitale du rousseauisme en Suisse — notamment du Rousseau de la seconde partie du Discours sur l'origine de l'inégalité, du chapitre IX de l'Essai sur l'origine des langues, ainsi que des passages nombreux (Confessions, Nouvelle Héloïse, Lettre à D'Alembert) où le philosophe évoque la nature et le caractère des Suisses. À ce propos, cf. Kaeser 2000a : 90-91.

⁸ Cf. Kaeser 1998.

Les représentations collectives et le discours archéologique

Aussitôt après les premiers travaux archéologiques, la leçon du passé lacustre se répand au sein des élites intellectuelles, du *Bildungsbürgertum* — mais de manière toujours implicite. En fait, il faut attendre près de trois décennies pour assister, dès environ 1880, à l'affirmation explicite de la signification idéologique et identitaire de ce passé « national » dans les médias populaires et les ouvrages de vulgarisation scientifique.

Ce retard demeure difficile à expliquer. Pour notre propos, il n'est toutefois pas sans intérêt de relever qu'à la fin des années 1870, l'archéologie suisse abandonne presque totalement la recherche palafittique. L'expression franche du discours identitaire ne débute ainsi qu'après la vague des recherches archéologiques, lorsque le passé lacustre ne suscite plus de réflexions intellectuelles ou scientifiques⁹.

Cette succession temporelle révèle l'importance de la distinction qui doit être tracée entre le discours scientifique et le discours identitaire¹⁰. Mais elle indique également une distinction plus radicale. En l'espèce, il semble que le discours archéologique et le discours identitaire ne constituent pas seulement des registres distincts: tous deux ne peuvent se développer en parallèle, et sont donc concurrents — au plan opératoire. Si l'archéologie n'est certes pas imperméable aux injonctions identitaires, celles-ci ne peuvent s'y exprimer que par le biais des représentations collectives, sous le régime de l'inconscient. En retour, le discours identitaire ne peut se fonder directement, explicitement, sur l'archéologie vive, sous peine de la priver de la légitimité qui lui est reconnue en propre.

Les compromissions de l'archéologie : une autocritique instrumentalisée

Depuis une dizaine d'années, notre discipline est engagée dans un vaste mouvement de critique interne, quant aux responsabilités idéologiques de l'archéologie — notamment dans l'affirmation des nationalismes. A priori, on aurait tout lieu de se féliciter de ces efforts réflexifs. À l'examen, on doit pourtant déplorer le caractère superficiel de la plupart de ces analyses. Portant presque toujours sur le passé, ces regards critiques sont le fait d'archéologues ; or, pris au piège de leur internalisme, ceux-ci négligent très largement les acquis de l'histoire des sciences et des *science studies* en général¹¹.

L'archéologie constituant le point de départ et l'aboutissement des réflexions, on ne s'y intéresse généralement qu'à la contamination des *interprétations archéologiques* par « l'idéologie », « le nationalisme » ou « les représentations collectives », qui sont perçues comme des données établies. Ce faisant, on renonce à se confronter aux problèmes réels de l'articulation entre le social et le scientifique dans la construction du savoir (et non du discours) archéologique. Or, c'est pourtant cette confrontation qui permettrait précisément de tracer, par-delà leur interdépendance, les limites respectives des deux domaines (scientifique et social) — et d'en tirer des leçons pour la recherche archéologique.

En définitive, on comprend la vanité de cette autocritique. Le plus souvent, le discrédit porté sur les anciennes interprétations ne vise même qu'à assurer et conforter, par comparaison, la validité et la rectitude de l'archéologie moderne. En somme, la critique historique est instrumentalisée à des fins de démonstration archéologique — de manière parfaitement scientiste. Ne s'adressant qu'aux archéologues, cette critique se sert ainsi de l'histoire pour l'exploiter dans des débats qui ne font sens qu'au sein de la discipline archéologique.

L'étude des identités : une critique réflexive pour une compréhension mutuelle entre disciplines

À l'interne, la critique instrumentale fondée sur l'histoire de l'archéologie fonctionne de manière assez efficace. Vers l'extérieur, elle est toutefois source de regrettables malentendus. En effet, lorsque des historiens ou des ethnologues, par exemple, s'intéressent au rôle de l'archéologie dans la construction des identités collectives, ils doivent se reposer sur les analyses internalistes rédigées par les archéologues pour leurs propres besoins. Mais puisque ceux-là n'ont aucune raison d'en partager les postulats scientistes, ils n'ont aucune raison valable d'affranchir l'archéologie contemporaine des critiques portées sur son passé. Lorsqu'ils lisent que dès ses origines, l'archéologie s'est compromise dans la construction des identités nationales, ils peuvent légitimement se sentir autorisés à en conclure que par essence, notre discipline n'a rien à dire de pertinent sur l'identité — que tout ce qu'elle dit n'est que recyclage idéologique.

⁹ De même, dans la première moitié du XX^e siècle, la prégnance du discours identitaire devait encore freiner la reprise des recherches palafittiques. Au plan proprement scientifique, la remise en question archéologique, en Suisse, de l'ancienne interprétation de Keller ne pouvait ainsi être engagée que suite à l'apaisement des préoccupations identitaires, avec la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dans ce contexte, cf. notamment BANDI 1954.

¹⁰ Cf. Kaeser 2002

¹¹ À ce propos, cf. Hamilakis 1996, Gramsch 1999, Gramsch 2000, Kaeser 2000b.

En soi, ce malentendu ne constitue qu'un aspect parmi d'autres de l'incompréhension qui caractérise le terrain des sciences humaines. En l'occurrence, il nous paraît toutefois particulièrement regrettable. Car si l'archéologie apporte certains éclairages féconds sur l'identité des groupes humains dont nous étudions les vestiges matériels, ces éclairages ne peuvent suffire. De toute évidence, la recherche archéologique sur l'identité requiert la collaboration active des historiens et des ethnologues — donc une compréhension et un respect mutuels. Or, à notre sens, ce sont surtout les archéologues qui sont responsables d'une ambiguïté préjudiciable à cette compréhension interdisciplinaire. Et si les archéologues négligent l'image de leur propre discipline, c'est parce qu'ils se soucient peu du respect de leurs collègues des autres sciences humaines — parce qu'ils n'ont pas conscience d'avoir besoin d'eux.

À cet égard, le projet réellement pluridisciplinaire initié par le Réseau de la Maison des Sciences de l'Homme¹² ouvre des perspectives encourageantes. Pour la question qui nous occupe ici, on peut espérer qu'il contribuera au développement d'une critique moins internaliste et réellement réflexive sur les contributions de l'archéologie à la construction identitaire. Et cette critique ne doit pas s'arrêter à l'analyse du discours archéologique : elle doit embrasser plus généralement l'épistémologie de notre discipline. À notre sens, seule une telle critique autorise en effet la contribution constructive des archéologues dans une entreprise qui dépasse les frontières disciplinaires. Car pour faire comprendre aux autres l'apport spécifique des sources et l'efficacité particulière des méthodes archéologiques, nous devons nous mettre en position d'en évaluer les limites — en toute confiance.

Éléments bibliographiques

- Altematt U. et al. (eds.) 1998. *Die Konstruktion einer Nation. Nation und Nationalisierung in der Schweiz, 18.-20. Jahrhundert.* Zürich, Chronos.
- Bandi H.-G. 1954. Hundert Jahre Pfahlbauforschung in der Schweiz. *Schweizerische Hochschulzeitung* 17, p. 185-194.
- Bonis A., Cleuziou S. & Coudart A. 2001. La construction identitaire dans les sociétés passées et présentes. Le rôle de l'archéologie, de l'ethnologie et de l'histoire. *Nouvelles de l'archéologie* 85, p. 25-36.
- Capitani F. (de) 1987. Die Suche nach dem gemeinsamen Nenner : der Beitrag der Geschichtsschreiber. In : *Auf dem Weg zu einer schweizerischen Identität. 1848-1914. Probleme, Errungenschaften, Misserfolge* (F. de Capitani & G. Germann eds.). Fribourg, Presses Universitaires, p. 25-38.
- Collectif, 1979. 125 ans de recherches lacustres. *Cahier spécial d'Archéologie suisse* 2, p. 1-74.
- Coye N. 1997. *La préhistoire en parole et en acte. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique, 1830-1950.* Paris, L'Harmattan.
- Gramsch A. 1999. Scientific or political « reflexiveness »: archaeology, nationalism, and europeanism. *European Journal of Archaeology* 2/1, p. 117-124.
- Gramsch A. 2000. « Reflexiveness » in archaeology, nationalism, and Europeanism, *Archaeological Dialogues* 7, p. 4-19.
- Hamilakis Y. 1996. Through the looking glass : nationalism, archaeology and the politics of identity. *Antiquity* 70, p. 975-978.
- Kaeser M.-A. 1997. Le pacifisme des Lacustres. Considérations sur les fondements idéologiques du « Sonderfall » suisse. *Revue Historique Neuchâteloise*, p. 297-306.
- Kaeser M.-A. 1998. Helvètes ou Lacustres ? La jeune Confédération suisse à la recherche d'ancêtres opérationnels. In : U. Altematt et al. (eds.), p. 75-86.
- Kaeser M.-A. 2000a. Le fantasme lacustre. Un mythe et ses implications idéologiques dans la Suisse du XIX^e siècle. In : *L'homme préhistorique : Images et imaginaire* (A. & J. Ducros eds.). Paris, L'Harmattan, p. 81-107.
- Kaeser M.-A. 2000b. Nationalisme et archéologie : quelle histoire? *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 2, p. 155-162.
- Kaeser M.-A. 2002. Villages palafittiques et défis identitaires d'une nation en construction. Nature et fonction du « mythe lacustre » suisse, *Cahier des thèmes transversaux ArScAn II* (2000-2001), thème 5. (Identités culturelles), p. 227-230.
- Kaeser M.-A. sous presse. Archaeology and the identity discourse : Universalism versus nationalism. *Lake-dwelling studies in 19th century Switzerland. Archaeological Dialogues.*
- Keller F. 1854. Die keltischen Pfahlbauten in den Schweizerseen (« Erster Pfahlbaubericht »). *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 9/3, p. 65-100.
- Marchal G.P. & Mattioli A. (eds.) 1992. *La Suisse imaginée. Bricolages d'une identité nationale.* Zürich, Chronos.
- Ripoll D. 1994. Nos ancêtres les Lacustres : images d'un mythe d'origine. *Genava* 42, p. 203-218.
- Speck J. 1981. Pfahlbauten : Dichtung oder Wahrheit? Ein Querschnitt durch 125 Jahre Forschungsgeschichte. *Helvetica Archaeologica* 12, p. 98-138.
- Winiger J. 1984. Nachtrag zum Pfahlbauproblem. *Helvetica Archeologica* 15 / 57-60, p. 83-92.

¹² Cf. Bonis, Cleuziou & Coudart 2001.